

PREMIO-RÉAL

Un tragique événement, qui a fort ému la haute société québécoise, est arrivé mercredi, 17 octobre, à quatre heures du matin.

Le consul-général d'Espagne à Québec, le comte de Premio-Réal, dont les affaires financières, depuis quelque temps, étaient très embarrassées, s'est suicidé, en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Antonio Jose De La Valle, comte de Premio-Réal, est né à Xérès, province de Cadix, ancienne Andalousie, dans les premiers jours d'août 1840.

Son nom de famille, qui est *De La Valle*, apparaît dans les registres de la noblesse d'Espagne dès l'année 718. Le comté de Premio-Réal appartient aux *De La Valle*, depuis quatre générations. Le comte de Premio-Réal était, en outre, l'héritier du comté de Saint-Antoine de Vista Algre, et il avait été, autrefois, un des prétendants au duché de Regla.

A l'âge de dix-sept ans, le comte embrassait la carrière diplomatique et entraît au ministère des affaires étrangères,

Il a servi en Europe, en Afrique, deux fois en Asie et deux fois en Amérique. Il était consul-général d'Espagne pour toute la Confédération du Canada et les possessions britanniques et françaises du Nord de l'Amérique, depuis 1874.

Très instruit, le comte de Premio-Réal avait publié, sous le nom de plume *Fiel-dat*, plusieurs ouvrages écrits dans les quatre langues espagnole, française, anglaise et italienne.

Il est aussi l'auteur de quelques compositions musicales qui lui font certainement honneur.

Le comte de Premio-Réal était maître-ès-arts, ingénieur civil, chef supérieur honoraire de l'administration civile d'Espagne, grand officier d'Isabel et du Nishan, commandeur de la Conception; il était, de plus, porteur de huit décorations et membre de dix-huit sociétés savantes

RAOUL DE TILLEY.

ENCORE LES SERVANTES

Il y a quelques mois, l'an dernier même, je crois, un grand journal accusait un autre grand journal de *sentir la cuisine*, par ce que ce dernier se prêtait aux maîtresses de maisons et aux domestiques alternativement, répandant à tour de rôle leurs innombrables griefs les unes envers les autres, et *vice versa*.

Certes! je ne voudrais pas être cause qu'on retournât le même compliment au *MONDE ILLUSTRÉ*, si pimpant dans sa toilette toujours fraîche, si gracieux avec ses gravures choisies et son papier de luxe, mais je ne puis résister au désir de faire entendre à mes lecteurs, peut-être ennuyés d'un sujet pourtant si inépuisable, l'étonnante chose, le mot surpassant tous les autres mots tombé des lèvres pincées d'une de ces futures *grandes dames*, qu'on ose encore appelées *servantes* aujourd'hui—triste classe de bipèdes dont l'humanité est affligée.

Parmi tous les ridicules qui assiègent le dix-neuvième siècle, c'est là je crois le plus extravagant, le plus impossible et le plus propre à exci-

ter l'hilarité la mieux contenue parmi la mêlée d'observateurs qui regardent faire, spectateurs sensibles de la galerie qui siffle ou applaudit. Si je m'amuse aussi des hauts cris que jettent les maîtresses de maison—maintenant que je ne le suis plus—c'est que l'expérience m'a appris que pour être bien servi il faut *se servir soi-même*: et je ne me plains pas du tout du principe adopté. Je tremble plutôt de voir revenir l'heure où je devrai abdiquer ma volonté, mes aises et toute la liberté que j'aime, pour me livrer poings liés, sans arme et sans défense, à celles-là qui, sous prétexte de nous servir, extorquent notre argent et nous font passer par le plus désagréable des enfers.

J'en arrive ainsi à ce que je voulais vous dire. Une de mes parentes, probablement comme toutes les personnes dont le train de maison ne permet pas de se passer de servantes, a le tort immense de trop bien choyer les siennes. Il résulte de ce fait que par moment son autorité s'efface devant celle de mademoiselle sa cuisinière ou de

et d'autres et presque convenues, lorsque celle-ci se rappela qu'elle avait oublié une question to *which she expected madam would have no objection*.

Ma parente, décidée à tout plutôt que de s'en retourner chez elle sans servante, allait promettre encore, lorsque ces mots épatant résonnèrent à son oreille:

—Vous avez un piano?

—Pi-a-no? répéta mon amie lentement. Peu versée dans la langue de Shakespeare, elle croyait avoir mal compris et se demandait avec étonnement à quoi cette fille en viendrait.

—J'aime beaucoup le chant et la musique, continua la première, toujours en sa langue maternelle, pourrai-je pratiquer une heure par jour?

Franchement, je voudrais pouvoir vous laisser me dire que j'invente, que j'arrange à ma façon une histoire invraisemblable, je ne le puis pas.

Je puis vous présenter la personne qui a vu de ses yeux la fille, plus gênante que gênée, et entendu de ses oreilles la phrase qui me fait venir vous ennuyer aujourd'hui.

Voyez-vous bien maintenant l'aise que prétend avoir cette domestique? Elle l'aura, plutôt elle l'a, car je suis sûre que déjà elle est casée; qu'elle est logée, nourrie, blanchie, qu'elle a ses douze piastres par mois—en sus de l'usage du piano!

Qui nous dit qu'elle n'a pas son jour et une place d'honneur au salon quand viennent les réceptions de madame?

L'imagination ne doit pas s'arrêter là; les exigences de la gent qui sert dépassent toute conception.

.

En conséquence, voici un conseil que me suggèrent ces tristes choses que l'on voit se renouveler chaque jour.

A toutes les jeunes filles gagne-pain dont l'instruction est développée, soignée, obligées de chercher un travail en rapport avec les aptitudes nées de leur éducation délicate, à toutes je dirai consciencieusement: *PAUVRES* amies, laissez là les factures des grandes maisons commerciales, laissez là les affreux grimoires qu'il vous faut déchiffrer, copier, laissez là toute cette besogne assidue à laquelle votre santé s'étirole, qui fait vos yeux s'entourer d'un cercle de bistre, qui vous fait pâles, qui vous tient chétives, fluettes; écoutez-moi, prenez du service!

Quoi! vous vous indignez! Et vous travaillez toute une semaine, tout un mois pour toucher quelques piastres,

vous, femmes instruites, quand la fille la plus roturière, la plus négligée, la plus grossière, compte deux fois le salaire que vous avez? Quoi! vous vous indignez, et la servante est mieux chaussée, mieux gantée, mieux coiffée que vous! Vous vous indignez quand, courbées tout le jour sur un méchant *ledger*, ou ampillant correspondance sur correspondance, ou encore comptant dans la caisse d'un gros bonnet la fortune ronde qui lui arrive, votre travail est rude et mercenaire, tandis que celui de la domestique est doux et facile!

Que rapporte l'instruction par le temps qui court? Le ratelier est à celui qui sait le mieux jouer des coudes et qui a le plus de toupet.

Prenez du service, mes amies, prenez du service! Soyez cuisinière, femme de chambre ou bonne d'enfant, la position est lucrative encore,



LE COMTE DE PREMIO-RÉAL, consul-général d'Espagne à Québec, suicidé.

madame sa femme de chambre, non moins digne sujet.

L'autre jour, à bout de patience, elle résolut d'en finir, de renouveler complètement son personnel de domestiques, de prendre tout du neuf; et, joignant l'action à la parole, la voilà par les rues stationnant sa voiture à la porte de tous les bureaux d'agence.

Elle en avait déjà parcouru une demi-douzaine et interviewé—puisque le mot est français—une quinzaine de personnages distingués et distinguables, subit elle-même autant d'interrogatoires très minutieux, lorsqu'enfin elle fut saisie d'un sentiment de satisfaction entière: elle avait trouvé la perle qu'elle cherchait! C'était une anglaise, longue, précise, une cuisinière qui ne ferait rien autre chose que la cuisine, va sans dire. Cependant, les conditions étaient posées de part